

Derrière le rideau vert

Yves-Gabriel Brunet

Numéro 62, printemps 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, Y.-G. (1971). Derrière le rideau vert. *Vie des arts*, (62), 54–55.

DERRIÈRE LE RIDEAU VERT

par Yves-Gabriel BRUNET



Le Rideau Vert. On sait l'histoire. Connue depuis longtemps des amateurs de théâtre montréalais, le boulevard de la rue Saint-Denis est reconnu par ses habitués, ses abonnés et ses critiques comme le cénacle des comédies légères. De boulevard en boulevard, on en a fait un théâtre spécialisé... à sa manière. Une constante dans l'histoire du Rideau Vert : on veut plaire à la majorité; on veut démentir le fait que le théâtre soit à Montréal en constant état de crise. Mesure à prendre : attirer du public à tout prix, et ce, par tous les moyens possibles. Un théâtre qui ne dérange pas trop les estomacs fragiles, les tripes difficiles, les esprits asthmatiques; un théâtre qui n'éclabousse pas les chemises de nylon blanc et qui laisse intactes les toilettes-dernière-mode-dandy-à-rabais. Un répertoire de comédies légères s'avère propre à créer et à conserver un tel public. Voilà pour le public adulte. D'autre part, en inscrivant au programme un répertoire régulier de spectacles pour enfants, on initia par là un tout nouveau public à la connaissance et à l'amour du théâtre... public éventuellement adulte. Le Rideau Vert est le seul théâtre à Montréal qui inscrit régulièrement à son programme des spectacles pour enfants, et ce, depuis nombre d'années : c'est une initiative remarquablement positive. Les comédies légères et le théâtre pour enfants, tel était jusqu'ici le synonyme de Rideau Vert.

Je dis tel était puisque depuis trois ou quatre années, et cela probablement à la demande ex-

presse d'un certain public averti, la politique de ce cénacle se veut quelque peu changée. En effet, la nouvelle politique veut que 50 pour 100 des spectacles soient dramatiques ou québécois. Déjà, il y a trois ans, *Les Belles Soeurs* de Michel Tremblay avaient presque fait suinter de honte les murs du théâtre. Puis, en raison d'une ou deux par année, les créations québécoises (dans le sens bien actuel du mot) commencèrent à envahir les planches de la scène. Rien d'étonnant à cela ni rien de tellement dramatique; fallait bien un jour ou l'autre oser affronter notre réalité. Même au Rideau Vert. En acceptant de jouer *Les Belles-Soeurs* de Tremblay, le Rideau Vert venait de poser le pas nécessaire qui permit au théâtre québécois un élan vital nouveau... qu'il en fût d'accord ou non avec sa propre décision. Enfin, avec l'inscription des spectacles dramatiques, la chapelle s'agrandit; le public digère moins facilement et devient plus critique. Il fallait en arriver là, à universaliser d'avantage le choix des spectacles. Si le Rideau Vert s'en était tenu à sa spécialisation première, il aurait certes fini par saturer le spectateur tout en accélérant chez lui une maladie déjà latente : la facilité.

Je n'ai rien spécifiquement contre le théâtre de boulevard : c'est est beau, c'est gentil, mais ça ne devient jamais plus que le petit caniche de salon qui sert à la fois d'ornement et de divertissement. Et justement, le théâtre n'a pas pour but essentiel de caresser, mais d'éveiller le spectateur. Jouvét disait quelque part à ce propos que le théâtre n'est pas un divertissement mais un avertissement. En d'autres mots, le théâtre n'est pas essentiellement un lieu de fuite avec soi-même, mais bien, au contraire, un lieu de rencontre avec soi-même, un lieu de révélation. Je considère le théâtre comme une espèce d'hôpital où le chirurgien-comédien pratique sur les cerveaux aliénés par la quotidienneté des spectateurs une opération-choc fort délicate qui finit par lui apporter une prise de conscience de la réalité, de sa réalité, tout en le libérant des excréments de l'esprit. C'est ce que peuvent particulièrement apporter les spectacles qui avertissent.

Une preuve bien à l'appui:
LE RETOUR de H. Pinter

Authentiquement anglais, l'univers de Pinter sent le mobilier, le

renfermé, le statique, le souvenir. C'est le *home* dans toute sa majesté qui maintient les personnages dans leur schizophrénie, leurs rêves, jusque dans leurs souvenirs les plus morbides. Drame familial où personne ne se rejoint et où chacun a toute la misère du monde à se rejoindre avec lui-même.

La renommée de Pinter n'est plus à faire. On connaît cet auteur anglais des plus authentiques pour ses drames psychologiques à haute tension et où, dans l'âme de chaque personnage, la passion retient le gentleman et le gentleman retient la passion. Aucun bonheur n'y règne. Le thème central, celui de la mère, tient lieu de lien et n'échappe à aucun instant de la pièce. Elle est le centre même des rêves, des souvenirs dont personne, le père comme les fils et aussi l'oncle Sam, n'a pu se libérer avant sa mort. D'ailleurs, à la toute fin, la mère aura raison de tous.

La mise en scène de Paul Blouin rend très bien justice à la pensée de Pinter. La staticité apparente et extérieure de chaque personnage veut que le spectateur soit incité davantage à tréfiler son drame psychologique. Quand un personnage parle, il est fortement en évidence, et le spectateur ne peut faire autrement que de le voir en gros plan intérieur. Tout concorde, en ce sens, à ne pas disperser l'attention du spectateur.

Par contre, le jeu des comédiens me semble parfois quelque peu faible. Quelques-uns semblaient se sentir mal à l'aise dans leur peau; on sentait que certains gestes, certaines paroles ne collaient pas aux personnages. Cette faiblesse peut s'expliquer assez facilement, considérant le fait que ces comédiens ont eu l'habitude d'exploiter tous leurs talents dans des personnages comiques. Cette petite faiblesse mise à part, jamais une sans deux, j'ai particulièrement remarqué que la traduction ne rendait pas toujours justice à l'expression verbale française. Enfin, n'attachons pas à cela plus d'importance qu'il n'en faut. *Le Retour* s'avère, somme toute, un spectacle fort intéressant en soi, et j'espère que le Rideau Vert saura inscrire à l'avenir à son répertoire d'autres spectacles du genre. C'est un bon choix qui pourra inciter davantage le public régulier du Rideau Vert à exiger plus de pièces dramatiques dans les saisons à venir.

Ci-dessus: La Cerisale d'Anton Tchekhov. Yvette Brind'Amour et Jean Faubert. (Photo Daniel Kieffer). Page ci-contre, en haut: *Le Retour*, d'Harry Pinter. Yvette Brind'Amour, Gérard Poirier, André Cailloux, Jean Duceppe et Dominique Briand. (Photo Daniel Kieffer). Bas de la page: Faby en Afrique. Théâtre d'Enfants. (Photo D. Kieffer).

(English Translation, p. 85)

